

Xavier Malassagne

La culture littéraire en 50 fiches

D'Homère à Houellebecq

ellipses

Introduction

Pourquoi lire ? Pourquoi lire des auteurs du passé ? Notre époque qui voit prospérer son propre culte, dans sa fascination pour l'immédiat, nous pose la question. Ici ou là, des individus érigent des bûchers sur lesquels ils précipitent toute pensée qui ne se plie pas à leurs conceptions étriquées. Certains brandissent la religion comme étendard de leur intolérance, d'autres se saisissent de tout critère qui permettra de s'indigner contre un texte. Les premiers communient dans un obscurantisme qui s'insinue dans les affaires profanes, les seconds s'arc-boutent sur une identité toujours plus réductrice, en quête d'un statut de victime grâce auquel ils intenteront des procès. Dans tous les cas, il s'agit d'imposer un sectarisme au détriment d'une culture ample et complexe, qui, forte de sa richesse, n'a pas toujours cru nécessaire de se défendre.

Ainsi, contrairement à ce qu'avancait un candidat à l'élection présidentielle de 2017, il existe bel et bien une culture française ; si, depuis, il a proposé d'en déconstruire l'histoire, sans doute convient-il d'abord d'en reprendre l'héritage. Puisque nous devons choisir entre la connaissance d'une civilisation multiséculaire, et sa négation ou son anéantissement, un sursaut salutaire invite à la contempler, d'en goûter les nuances et d'en apprécier les apports.

La fréquentation des livres familiarise avec ce patrimoine. Elle nous guide à travers des références diverses, aux esthétiques et aux intentions complémentaires. Lire consiste donc à se confronter à l'autre, à sa pensée, d'autant plus étrangère que nous en sommes séparés par les siècles. Cette prise en compte de l'altérité enrichit nécessairement un débat, elle tempère les convictions et affermit les arguments. L'intelligence se réduit à un vain potentiel si rien ne la sollicite, or les textes la mettent en branle ; ils la stimulent en même temps qu'ils l'engagent à exercer sa finesse pour extraire le sens littéral d'un style touffu, pour réagir à une idée ou à la portée d'un exemple, mais aussi pour se laisser séduire par une formulation heureuse.

L'histoire multiplie les épisodes de destruction barbare. Toujours ils allument des bûchers pour y précipiter les œuvres de l'esprit, en refusant le dialogue et la diversité d'opinion; toujours ils condamnent l'art et rognent sur les libertés. Le XX^e siècle nous en a offert de saisissantes illustrations, tâchons d'en limiter l'horreur pour notre temps. Nous sommes en effet dépositaires d'un trésor à défendre. Il ne s'agit pas seulement d'une somme de pages, mais d'une galerie de consciences avec lesquelles discuter, mais d'un réservoir de valeurs auquel puiser pour mériter le statut d'humain. L'écologie nous alerte sur l'effondrement de la biodiversité, le monde de la pensée réagit de la même manière devant l'injonction mercantile à la standardisation. Dans les deux cas, la raison appelle à endiguer un appauvrissement qui se croit irréversible.

Ce livre se présente comme une entrée dans une bibliothèque, il ne fournit que quelques pages, en espérant susciter la curiosité de ses lecteurs. Ses dimensions interdisent d'ailleurs l'illusion de l'exhaustivité, et ses choix décevront peut-être. Beaucoup de grands noms n'y figurent pas, mais le lecteur s'en consolera en appréciant ceux qu'il y rencontrera. Les étapes se suivent chronologiquement de manière à suivre un chemin temporel qui rejette tout à fait l'idée de progrès. Des modes naissent, puis se fanent, avant qu'un nouvel élan ne s'en nourrisse pour créer d'autres formes. Nos aïeux ne sont pas plus sots que nos contemporains, chaque génération doit tout réapprendre, en s'appropriant des acquis anciens à la lumière des ornières de son temps. La littérature, indépendante des évolutions techniques, prospère sans se perfectionner; elle offre toujours plus de points de vue, elle explore toujours plus de mystères, sans jamais imposer d'ultimatum qui en signerait la fin. Elle se sert d'illusions pour afficher nos prétentions, elle agite des fantômes pour représenter notre condition. Elle appartient au champ artistique, indissociable de notre espèce et de sa quête insensée du beau.

Si l'essentiel des auteurs convoqués ici illustrent la culture française, des chapitres sont consacrés à des figures antiques ou européennes parce qu'elles l'ont considérablement alimentée. Le lecteur appréciera de lire quelques lignes en langues étrangères, et verra dans ces courtes présentations, une invitation à les cultiver. Ces textes sont bien sûr traduits; quant aux extraits écrits dans un français ancien, ils ont été adaptés. Cela signifie que leurs sens ont été rendus plus accessibles, sans trop les travestir. Dans cette optique, toutes les orthographes ont été modernisées.

Puisse tout lecteur trouver un intérêt et un plaisir approchant les miens!

I. Homère

La littérature européenne ne remonte pas avant Homère et les deux textes, datant du VIII^e siècle avant notre ère, auxquels on l'associe. Après une période chaotique que nous connaissons mal, la Grèce retrouve à cette époque une forme de stabilité et surtout un système d'écriture pérenne, un alphabet qu'elle emprunte en partie aux Phéniciens. Ainsi les poèmes d'Homère coïncident-ils avec l'adoption d'un code écrit, ce qui va faciliter leur diffusion.

Sur l'identité de cet auteur présumé, nous ne savons rien, sinon que la tradition le représente aveugle, c'est-à-dire inspiré. Il appartient à la catégorie des aèdes, ces artistes itinérants qui chantent, notamment lors des banquets, des épisodes mythologiques. S'il n'est pas possible aujourd'hui de le connaître, tel était vraisemblablement déjà le cas à l'époque classique d'Athènes où ses textes constituaient la base de l'enseignement. D'ailleurs cet auteur fantomatique qui évoque un passé glorieux mais noyé dans les brumes impénétrables du temps, participe au sentiment d'appartenance au monde grec. Puisqu'aucune cité ne peut s'en revendiquer, puisque sa langue rassemble plusieurs dialectes (sinon plusieurs états linguistiques), puisqu'il raconte les exploits d'une coalition unie contre un ennemi commun, Troie, il fédère tous les Grecs et constitue un socle culturel partagé, plus puissant que les jeux olympiques.

■ L'Iliade

Ce long poème nous est transmis, comme l'*Odyssée*, en vingt-quatre chants. Or, cette construction bien postérieure à son élaboration, reprend le nombre de lettres de l'alphabet grec qui servaient également à la numération, elle ne correspond donc pas à une intention particulière mais relève parfois de l'arbitraire.

Pour comprendre ce texte, il faut connaître la légende de la guerre de Troie. La beauté d'Hélène, fille de Zeus, attisait les convoitises de tous les rois grecs. Afin d'éliminer toute tension entre eux, il fut décidé qu'ils s'uniraient tous contre celui qui viendrait la disputer au mari qu'on lui destina, le puissant Ménélas, roi de Sparte. Il arriva cependant qu'à la faveur d'une ambassade, le prince troyen Pâris repartit chez lui avec Hélène. L'alliance grecque se mit alors en branle et sa flotte se dirigea vers la ville du sacrilège. Pendant dix ans les combats épuisèrent les deux camps. Il fallut qu'Ulysse imaginât de cacher des soldats dans un cheval de bois offert, en signe de paix, à Troie, pour que la ruse mît un terme à ce que les combats ne pouvaient régler.

Longtemps considérée comme un simple mythe, cette histoire a bénéficié des travaux archéologiques d'Heinrich Schliemann qui exhuma la ville de Troie. Cependant il y a une grande différence entre le site du détroit des Dardanelles (dans l'actuelle Turquie) et les descriptions de l'œuvre littéraire. Il faut dire que les combats remontent au XII^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire quatre cents ans avant la composition du poème. Celui-ci présente bien sûr des archaïsmes, comme le fait d'appeler les Grecs « les Achéens », mais les nombres impressionnants de bateaux et de combattants relèvent de la licence poétique visant à offrir un passé glorieux à tout un peuple.

Le texte d'Homère porte le nom de la ville aux pieds de laquelle les combats sont menés (Troie s'appelle aussi Ilion) et ne s'attache qu'à un épisode de la guerre. Il relate en effet la colère d'Achille, à qui on a retiré une esclave et qui décide de rester dans sa tente. Ce retrait de la bataille offre un avantage aux Troyens et il faudra que le héros colérique veuille venger la mort de son ami pour le voir reprendre les armes et tuer Hector dont les funérailles closent l'œuvre.

Malgré la décision de ne pas participer aux exploits, plusieurs dieux interviennent auprès des héros qu'ils affectionnent. Dans l'extrait suivant, Athéna seconde Diomède pour qu'il tue un Troyen, Pandare. Puis nous voyons ce héros blesser Aphrodite qui a voulu intervenir, laquelle sera secourue par Apollon, lui aussi du côté troyen.

Extrait : Aphrodite blessée

Ὅς φάμενος προέηκε· βέλος δ' ἴθυνεν Ἀθήνη
ρίνα παρ' ὀφθαλμόν, λευκοὺς δ' ἐπέρησεν ὀδόντας.
Τοῦ δ' ἀπὸ μὲν γλῶσσαν πρυμνήν τάμε χαλκὸς ἀτειρής,
αἰχμὴ δ' ἐξελύθη παρὰ νείατον ἀνθερεῶνα·
ἦριπε δ' ἐξ ὀχέων, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ
αἰόλα παμφανόωντα, παρέτρεσσαν δὲ οἱ ἵπποι
ὠκύποδες· τοῦ δ' αὖθις λύθη ψυχὴ τε μένος τε.

Il parla ainsi, et lança sa pique. Et Athènè la dirigea au-dessus du nez, auprès de l'œil, et l'airain indompté traversa les blanches dents, coupa l'extrémité de la langue et sortit sous le menton. Et Pandaros tomba du char,

et ses armes brillantes, aux couleurs variées, résonnèrent sur lui, et les chevaux aux pieds rapides frémirent, et la vie et les forces de l'homme furent brisées. [...]

Puis le héros, remontant sur son char, saisit les belles rênes, et, traîné par ses chevaux aux sabots massifs, suivit le Tydéide. Et celui-ci, de l'airain meurtrier, pressait ardemment Aphrodite, sachant que c'était une Déesse pleine de faiblesse, et qu'elle n'était point de ces divinités qui se mêlent aux luttes des guerriers, comme Athènè ou comme Enyô, la destructrice des citadelles. Et, la poursuivant dans la mêlée tumultueuse, le fils du magnanime Tydeus bondit, et de sa pique aiguë blessa sa main délicate. Et aussitôt l'airain perça la peau divine à travers le péplos que les Kharites avaient tissé elles-mêmes. Et le sang immortel de la Déesse coula, subtil, et tel qu'il sort des Dieux heureux. Car ils ne mangent point de pain, ils ne boivent point le vin ardent, et c'est pourquoi ils n'ont point notre sang et sont nommés Immortels. Elle poussa un grand cri et laissa tomber son fils; mais Phoibos Apollôn le releva de ses mains et l'enveloppa d'une noire nuée, de peur qu'un des cavaliers Danaens enfonçât l'airain dans sa poitrine et lui arrachât l'âme. Et Diomèdès hardi au combat cria d'une voix haute à la Déesse:

— Fille de Zeus, fuis la guerre et le combat. Ne te suffit-il pas de tromper de faibles femmes? Si tu retournes jamais au combat, certes, je pense que la guerre et son nom seul te feront trembler désormais.

HOMÈRE, *L'Iliade*, VIII^e siècle av. J.-C., chant IV,
traduction de Leconte de Lisle en 1866

 La traduction de Leconte de Lisle souligne l'exotisme du texte avec des noms de personnages très proches de la langue originale. Elle s'écarte ainsi de versions qui adoptent des appellations plus standard (comme Athéna) ou même romaines (Minerve). Elle rend bien compte de sa poésie, même si elle n'en reprend pas la versification.

Remarquons la précision des descriptions qui s'attachent aux blessures. Elle renforce la valeur héroïque et caractérise l'épopée. Ce terme renvoie bien à un texte qui relate des exploits guerriers en soulignant les qualités de certains combattants dont le lecteur suit les aventures démesurées. La présence des dieux et l'outrecuidance de Diomède qui apostrophe la déesse de l'amour, appartiennent à cet univers de fougue et de bravoure où tout sentiment cède la place à l'honneur et la gloire. C'est ce que nous observons plus loin quand Achille a tué Hector en vengeant son ami Patrocle : sa victoire semble l'autoriser à profaner la dépouille de son ennemi.

Extrait : fureur d'Achille

Il parla ainsi, et il outragea indignement le divin Hektôr. Il lui perça les tendons des deux pieds, entre le talon et la cheville, et il y passa des courroies. Et il l'attacha derrière le char, laissant traîner la tête. Puis, déposant les armes illustres dans le char, il y monta lui-même, et il fouetta les chevaux, qui s'élançèrent avec ardeur. Et le Priamide Hektôr était ainsi traîné dans un tourbillon de poussière, et ses cheveux noirs en étaient souillés, et sa tête était ensevelie dans la poussière, cette tête autrefois si belle que Zeus livrait maintenant à l'ennemi, pour être outragée sur la terre de la patrie.

Ainsi toute la tête de Hektôr était souillée de poussière. Et sa mère, arrachant ses cheveux et déchirant son beau voile, gémissait en voyant de loin son fils. Et son père pleurait misérablement, et les peuples aussi hurlaient et pleuraient par la Ville. On eût dit que la haute Ilios croulait tout entière dans le feu. Et les peuples retenaient à grand-peine le vieux Priamos désespéré qui voulait sortir des portes Dardaniennes. Et, se prosternant devant eux, il les suppliait, les nommant par leurs noms :

— Mes amis, laissez-moi sortir de la Ville afin que j'aïlle aux nefes des Akhaiens. Je supplierai cet homme impie qui accomplit d'horribles actions. Il respectera peut-être mon âge, il aura peut-être pitié de ma vieillesse ; car son père aussi est vieux, Pèleus, qui l'a engendré et nourri pour la ruine des Troyens, et surtout pour m'accabler de maux. Que de fils florissants il m'a tués !

HOMÈRE, *L'Iliade*, VIII^e siècle av. J.-C., chant XXII,
traduction de Leconte de Lisle en 1866

 Le héros grec manifeste ici une fierté sans pitié qui s'affranchit de toute mesure. L'outrage envers le cadavre d'Hector commence par le percement des tendons des pieds, or cette zone signera la perte d'Achille, *l'Iliade* ne raconte pas cette fin mais les auditeurs grecs la connaissaient et devaient y trouver l'annonce d'une juste punition. Il faut dire que le profanateur recevra fort mal le roi Priam venu réclamer le corps de son fils. Même si les Troyens sont ici battus, la douleur des parents se respecte et le père malheureux suggère que tous les combattants, quelles que soient leurs patries, font trembler leurs parents. Les ennemis des Grecs parlent d'ailleurs la même langue qu'eux et adorent les mêmes dieux. Leur altérité relève du symbolisme, mais ne se confond pas avec la barbarie.

■ L'Odysée

Le deuxième poème d'Homère s'intéresse justement à cette notion. En retraçant les pérégrinations d'Ulysse ballotté par les flots et désespérant de revoir son île et sa famille, le narrateur présente des peuples aux mœurs diverses. Si les Phéaciens l'accueillent courtoisement et acceptent qu'il leur raconte ses aventures, celles-ci tiennent à des rencontres terrifiantes. Parmi elles, les cyclopes (c'est-à-dire les « yeux ronds ») s'imposent par leur monstruosité.

Extrait : barbarie des cyclopes

Et nous parvînmes à la terre des Kyklôpes orgueilleux et sans lois qui, confiants dans les Dieux immortels, ne plantent point de leurs mains et ne labourent point. Mais, n'étant ni semées, ni cultivées, toutes les plantes croissent pour eux, le froment et l'orge, et les vignes qui leur donnent le vin de leurs grandes grappes que font croître les pluies de Zeus. Et les agoras ne leur sont point connues, ni les coutumes; et ils habitent le faite des hautes montagnes, dans de profondes cavernes, et chacun d'eux gouverne sa femme et ses enfants, sans nul souci des autres.

Une petite île est devant le port de la terre des Kyklôpes, ni proche ni éloignée. Elle est couverte de forêts où se multiplient les chèvres sauvages. Et la présence des hommes ne les a jamais effrayées, car les chasseurs qui supportent les douleurs dans les bois et les fatigues sur le sommet des montagnes ne parcourent point cette île. On n'y fait point paître de troupeaux et on n'y laboure point; mais elle n'est niensemencée ni labourée; elle manque d'habitants et elle ne nourrit que des chèvres bêlantes. En effet, les Kyklôpes n'ont point de nefes peintes en rouge, et ils n'ont point de constructeurs de nefes à bancs de rameurs qui les portent vers les villes des hommes, comme ceux-ci traversent la mer les uns vers les autres, afin que, sur ces nefes, ils puissent venir habiter cette île. Mais celle-ci n'est pas stérile, et elle produirait toutes choses selon les saisons. Il y a de molles prairies arrosées sur le bord de la blanche mer, et des vignes y croîtraient abondamment, et cette terre donnerait facilement des moissons, car elle est très grasse. Son port est sûr, et on n'y a besoin ni de cordes, ni d'ancre jetées, ni de lier les câbles; et les marins peuvent y rester aussi longtemps que leur âme le désire et attendre le vent. Au fond du port, une source limpide coule sous une grotte, et l'aune croit autour.

📄 Cette description se construit sur un contraste : alors que la fertilité du pays comblerait les hommes, les cyclopes n'adoptent aucune activité agricole. Avant même d'apprendre que ces monstres sont anthropophages, ils sont déjà rejetés hors du champ de la civilisation puisqu'ils ne travaillent pas, ne naviguent pas, ni ne tiennent d'assemblée. Cette série de négation les oppose en tout point à la culture grecque qui repose justement sur la navigation (Ulysse l'atteste malgré lui par son parcours !) et la politique (le législateur de Sparte, Lycurgue, serait d'ailleurs contemporain du poème). Le lecteur verra plus tard que Polyphème, le cyclope auquel aura affaire Ulysse, bafoue les règles de l'hospitalité, et méprise les dieux. Le voyage fraye ainsi avec les limites de l'humanité et renforce par opposition les valeurs du modèle grec.

Le texte, d'une structure complexe, ne se limite cependant pas aux rencontres d'Ulysse ; il relate également son retour chez lui, à Ithaque, et la manière dont il se venge des prétendants qui pendant son absence ont ruiné sa maison et humilié ses proches. Dans l'extrait suivant, le héros (que Leconte de Lisle nomme par son nom grec, Odysseus, qui baptise aussi le poème, « Ulysse » étant une transcription latine) sort de son rôle d'observateur et tue les arrogants jeunes gens qui ne l'attendaient plus.

Extrait : la vengeance d'Ulysse

Alors, le subtil Odysseus, se dépouillant de ses haillons, et tenant dans ses mains l'arc et le carquois plein de flèches, sauta du large seuil, répandit les flèches rapides à ses pieds et dit aux Prétendants :

— Voici que cette épreuve tout entière est accomplie. Maintenant je viserai un autre but qu'aucun homme n'a jamais touché, qu'Apollôn me donne la gloire de l'atteindre !

Il parla ainsi, et il dirigea la flèche amère contre Antinoos. Et celui-ci allait soulever à deux mains une belle coupe d'or à deux anses afin de boire du vin, et la mort n'était point présente à son esprit. Et, en effet, qui eût pensé qu'un homme, seul au milieu de convives nombreux, eût osé, quelle que fût sa force, lui envoyer la mort et la Kère noire ? Mais Odysseus le frappa de sa flèche à la gorge, et la pointe traversa le cou délicat. Il tomba à la renverse, et la coupe s'échappa de sa main inerte, et un jet de sang sortit de sa narine, et il repoussa des pieds la table, et les mets roulèrent épars sur la terre, et le pain et la chair rôtie furent souillés. Les Prétendants frémirent dans la demeure quand ils virent l'homme tomber. Et, se levant en tumulte de leurs sièges, ils regardaient de tous côtés sur les murs sculptés, cherchant à saisir des boucliers et des lances, et ils crièrent à Odysseus ces paroles furieuses :

— Étranger, tu envoies traîtreusement tes flèches contre les hommes ! Tu ne tenteras pas d'autres épreuves, car voici que ta destinée terrible va s'accomplir. Tu viens de tuer le plus illustre des jeunes hommes d'Ithakè, et les vautours te mangeront.

Ils parlaient ainsi, croyant qu'il avait tué involontairement, et les insensés ne devinaient pas que les Kères de la mort étaient sur leurs têtes. Et, les regardant d'un œil sombre, le subtil Odysseus leur dit :

— Chiens ! vous ne pensiez pas que le reviendrais jamais du pays des Troyens dans ma demeure. Et vous dévoriez ma maison, et vous couchiez de force avec mes servantes, et, moi vivant, vous recherchiez ma femme, ne redoutant ni les Dieux qui habitent le large Ouranos, ni le blâme des hommes qui viendront ! Maintenant, les Kères de la mort vont vous saisir tous !

HOMÈRE, *L'Odyssee*, VIII^e siècle av. J.-C., chant XXII,
traduction de Leconte de Lisle en 1867

 La violence déployée par Ulysse répare un tort, elle redresse une situation que dix ans d'impunité ont conduite au mépris des règles humaines et divines. Ulysse le mature, l'expérimenté, punit une jeunesse folle en rétablissant les lois dans sa maison.

Les poèmes homériques, alors qu'ils célébraient une civilisation particulière, ont été lus sans interruption durant des siècles au point de constituer un pilier de notre culture. Leur inscription dans les programmes scolaires ou les nombreuses réécritures (comme *Ulysses* de Joyce en 1922) l'attestent largement.